

Abdellah
Taïa

**Un pays
pour mourir**

R O M A N

Abdellah
TAÏA

Seuil



ABDELLAH TAÏA

UN PAYS
POUR MOURIR

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour mes sœurs, toutes mes sœurs

PARTIE I

Paris, juin 2010

1. À côté

Il est mort jeune.

56 ans, c'est jeune. Non ?

C'est une moyenne d'âge raisonnable au Maroc, je sais. L'espérance de vie. C'est comme ça que ça s'appelle.

Mais lui, mon petit papa doux et furieux, il n'a eu le temps pour rien. Ni pour bien vivre ni pour bien mourir. C'est arrivé vite. Deux ans à peine.

Un jour, il est tombé. Chute. Évanouissement. Tremblements. Que se passe-t-il dans son corps ?

On l'a transporté à l'hôpital public de Rabat. Il y est resté quatre mois. Et puis on l'a renvoyé chez lui. Chez nous. Notre case. Notre boîte à sardines au piment rouge. Un rez-de-chaussée assez propre grâce à notre mère à la fois bordélique et hyper maniaque. Et un premier étage bien construit mais pas encore fini. Des pièces sans porte, sans peinture. Un décor couleur ciment pour une vie à

venir, un futur à construire quand l'argent tombera du ciel en permanence trop bleu.

C'est là qu'on l'a mis, le père, qu'on l'a petit à petit oublié, ignoré.

C'est ma mère, bien sûr, qui a pris toutes les décisions. Elle ne le reconnaîtra jamais.

Les médecins avaient dit qu'il fallait protéger les enfants, les éloigner d'une contagion possible. Les séparer du corps malade du père.

C'est donc qu'ils n'étaient pas sûrs d'eux, ces charlatans sans cœur. L'ordre devait être exécuté, un point c'est tout.

Ma mère ne veut plus revenir sur ce sujet. Ce qui s'est passé dans le passé est passé. Ce sont ses mots, son passé révolu à elle. Pas le nôtre. Pas le mien.

Je n'ai rien dit. L'idée de protester ne m'a même pas traversé l'esprit. J'ai tout vu, tout suivi. Un père vivant, encore jeune, qu'on décide un jour d'exiler dans sa propre maison, et moi je continue de respirer, de dormir, de rêver chaque nuit à Allal et à son gros sexe que je devine, que j'imagine avec une grande précision. Juste au-dessus de la chambre où je dormais, au milieu des corps de mes nombreuses sœurs qui tardaient à se marier, le père était là. Seul. Une pièce trop grande où il n'avait pas de lit. Trois couvertures Le Tigre, posées l'une sur l'autre, lui servaient de lieu où vivre, continuer à être malade. Espérer la guérison. Le repos définitif.

Pourquoi je n'ai rien dit ? Pourquoi être à ce point-là dans l'indifférence, l'insensibilité ?

Je ne pensais pas qu'il allait mourir, mon père. Mais j'ai accepté, presque comme tout le monde, de ne plus le voir.

Ce père déchu, sans virilité, j'ai participé moi aussi à son assassinat. Et pourtant personne ne m'a intenté de procès. Ni hier ni aujourd'hui.

Je suis libre. À Paris et libre.

Personne pour me ramener à mon statut de femme soumise. Je suis loin d'eux. Loin du Maroc. Et je parle seule. Je cherche mon père dans mes souvenirs.

Le poids de ses pas lourds revient à mes oreilles.

J'écoutais mon cœur affolé. J'essayais de le calmer, de le bercer pour qu'il cesse de s'agiter comme un volcan dans ma poitrine. Je lui parlais sans ouvrir la bouche. Je chantais pour lui en arabe et, un peu, en français. Rien à faire. Le cœur la nuit se révolte, il revit la journée et ses événements sans nous, sans notre autorisation. Sans

moi. Plus qu'une panique, c'était une catastrophe, car je savais que s'il s'arrêtait je mourrais.

Je ne voulais pas mourir. Je n'arrivais pas à dormir. Partir. Céder au sommeil. Je résistais dans la peur.

Les pas de mon père, éloigné de nous au premier étage, dans un autre noir, venaient parfois me sauver. Mon père ne marchait pas. Il frappait le sol. Ses talons faisaient boum-boum, boum-boum. Boum-boum. En bas, de notre côté, l'écho de ses pas faisait vibrer tout, meubles, vitres, tables, télévision.

Mon père, sans doute lui aussi incapable de trouver le sommeil, errait dans le premier étage inachevé.

Ses pas disaient autre chose, aussi. La colère? Oui, sûrement. La peur? Peut-être. Les larmes sèches? Certainement, mais personne ne les voyait.

Un lion de cirque vieilli d'un coup, dans une cage suspendue. Dans son corps, le souffle s'en va, petit à petit, nuit après nuit, un pas suivi d'un autre.

Je les retrouve, ces pas. Je les écoute.

Mon père marche dans la pièce du fond. Il traverse le patio. Il revient en arrière. Il fait des cercles. Il touche les murs. Il regarde le ciel au-delà du plafond sinistre. Il va loin, jusqu'à l'autre pièce, côté rue. Je ne l'entends plus. Personne ne l'entend.

Le sommeil est proche. Il va me délivrer. L'union, enfin. Je pars. Je voyage. J'oublie mon père. Je ne lui dis même pas au revoir.

Mais cet homme, familier et étrange, je le vois ouvrir la bouche, il va dire quelque chose, un mot, un nom, un prénom. Une fois. Deux fois. Trois fois.

Zahira. Zahira. Zahira.

Pourquoi moi ?

De Paris, des années après tout cela, je lui réponds.

Que veux-tu, mon papa ? De quoi as-tu besoin ? Tu as mal ? Terriblement mal ? Où ? Où ? Dis. Dis-le-moi, maintenant. J'ai grandi. J'accepte les choses, même incompréhensibles. Montre-moi où tu as mal. Le ventre ? Où dans le ventre ? Les intestins ? Encore les intestins ? Les spasmes atroces dont tu as hérités de ton propre père ? C'est cela ?

Prends ma main. Je monte au premier étage. La voici, ma main droite. Guide-la. Elle verra mieux que moi ce qui te tourmente, te casse en dix, te fait perdre tes sens, tes chemins, tes respirations. Prends, prends-la. Elle est à toi et elle vient de toi, cette main. Serre-la. Caresse-la. Fais-en ce que tu veux, ce qui te passe par le cœur et la peau.

Parle, si c'est cela que tu veux. Meurs. Reviens à la vie. Erre avec moi, avec ma main, mon inconscience. Arpente ce premier étage comme un aveugle, un désespéré, un fou que tu es malgré toi. Va. Va. Ne te retiens pas. L'amour ne finit pas. Ce n'est pas moi qui l'affirme. Ce n'est pas moi qui le sais. Quelque part, dans mon corps obscur, des vies décident pour moi comme pour toi.

Pense à ta sœur Zineb. Petit, tu l'adorais. Vous habitiez encore au pied des montagnes de l'Atlas quand elle a disparu. Elle était ta deuxième maman, n'est-ce pas ? Ton cœur tendre. L'unique cœur tendre. Une nuit, elle est partie avec ton père à la recherche d'un mystérieux trésor caché dans une forêt lointaine. Une semaine plus tard, ton père est rentré sans elle. Il n'a jamais voulu dire ce qui s'était passé. Du jour au lendemain, Zineb était à tout jamais perdue. Tu ne la reverras pas. A-t-elle été kidnappée ? Vendue à je ne sais quel riche seigneur de la campagne ? Elle n'était pas morte. Elle n'était pas morte. C'est ce que tu te disais pour ne pas désespérer complètement. C'est ce que tu te racontes aujourd'hui encore. Pense à elle, papa. Pense fort. Zineb. Zineb. Zineb. Je pense à elle moi aussi. Je murmure moi aussi son prénom. Je l'envie même. Son destin a dû être libre. Je ne le vois que comme ça. Et toi, mon papa ? Tu l'imagines comment, la vie de Zineb ? Longue, heureuse, accomplie ? Tu veux la rejoindre, la retrouver là où elle est maintenant ? C'est cela ? Je me trompe ? Je ne comprends rien à Zineb et à sa disparition ?

Ignorante j'étais. Malheureuse je suis. Et seule. Si seule à Paris. Au centre et pourtant comme au bout du monde.

J'entends tes pas, mon père. Ils reviennent. Ils existent. Tu marches. Tu vas et tu viens. Tu comptes, tu joues, tu dessines des aires, des pays, des zones sombres où l'on voit tout.

Tu es malade tout en haut.

Nous sommes en bas, au sous-sol presque.

Chez nous, personne n'a changé, n'a bougé. On se regarde comme avant. On se frôle. On en a marre d'être ensemble. Il faut partir, c'est urgent. Mais nous n'avons nulle part où aller rêver autrement. Alors : on s'aveugle. On ne chante plus. On mange, on pisse, on chie, on dort. Personne ne jouit ici. Surtout pas la mère.

Ta sœur Daouiya ne vient plus. Ton frère aîné l'empêche de sortir de la maison. Elle lui dit que tu lui manques. Il répond que tôt ou tard elle finira par te retrouver. Mais pas ici. Pas sur cette terre. Pas dans ce monde. Pas tant que lui est encore en vie.

Chez toi, mon père, il y a la peur. Je l'imaginai froide. J'avais tort. Cette peur te maintenait en mouvement. La mort grandissait en accéléré dans ton corps, mais ce n'était pas elle qui te faisait trembler.

Même après, dans la tombe, dans le ciel, il n'y a rien. Il n'y aura rien.

C'est ce que tu disais parfois, certains jours noirs. N'est-ce pas ?

Tu te levais. Tu marchais. Encore. Encore. Et cette certitude devenait chaque nuit, dans ce premier étage inachevé, une vérité absolue, indiscutable.

Le décor de tes derniers mois, tu voulais le respirer centimètre après centimètre. Y déposer un petit souffle. Un secret. Mieux qu'un souvenir. Un cri.